

LA VOIX DU PEUPLE

NOUVELLES DU JOUR



RAPPROCHEMENTS.

Un mois après la chute du dey d'Alger, Charles X perd sa couronne.

Un mois après la prise d'Abd-el-Kader, Louis-Philippe s'enfuit des Tuileries.

Le fils de Charles X, le duc de Berri, est mort tragiquement.

Le fils de Louis-Philippe est mort aussi d'une manière tragique.

La révolution de juillet a commencé un mardi ; celle de février a commencé un mardi ; et toutes les deux se sont accomplies en trois jours ; le jeudi, tout était terminé.

Charles X a abdiqué en faveur du duc de Bordeaux.

Louis-Philippe a abdiqué en faveur du comte de Paris ; mais les combattants de février ont répondu à M. Dupin, plaidant à la chambre des députés, pour la Régence, ce que le général Lafayette répondit à M. de Mortemart, envoyé par Charles X à l'Hôtel-de-Ville pour retirer les ordonnances :

Monsieur, il est trop tard !

DÉPUTATIONS DES MÉTIERS DE PARIS.

Hier, les différents métiers de la ville de Paris, réunis en corporations et précédés d'un immense drapeau aux couleurs républicaines se présentèrent à l'Hôtel-de-Ville pour demander aux membres du gouvernement provisoire l'organisation du travail. Avec la meilleure volonté du monde et le dévouement le plus absolu, il est impossible aux ministres de recevoir dix à douze mille réclamants à la fois ; il arrive alors que des ouvriers en très grand nombre perdent leur temps à attendre leur tour d'audience. Nous croyons que le gouvernement provisoire devrait nommer des citoyens chargés de recevoir, dans un des bureaux de l'hôtel, les députés des corporations. S'il n'adopte pas cette mesure, il prolongera l'incertitude des ouvriers à l'égard du travail, et il tuera ses ministres qui sont déjà brisés de fatigue et dont les forces finiraient par trahir le dévouement.

A MM. les membres du Gouvernement provisoire de la République.

La nation vient de déchirer les traités de 1815. Le vieux soldat de Waterloo, le dernier frère de Napoléon, rentre dès ce moment au sein de la grande famille.

Le temps des dynasties est passé pour la France ! La loi de proscription qui me frappait est tombée avec le dernier des Bourbons. Je demande que le Gouvernement de la République prenne un arrêté qui

déclare que ma proscription était une injure à la France, et a disparu avec tout ce qui nous a été imposé par l'étranger.

Recevez, messieurs les membres du Gouvernement provisoire de la République, l'expression de mon respect et de mon dévouement.

Signé : JÉRÔME BONAPARTE.

Paris, ce 26 février 1848.

A MM. les membres du Gouvernement provisoire de la République.

Au moment même de la victoire du peuple, je me suis rendu à l'Hôtel-de-Ville. Le devoir de tout bon citoyen est de se réunir autour du Gouvernement provisoire de la République, et je tiens à être un des premiers à le faire, heureux si mon patriotisme peut être utilement employé.

Recevez, messieurs, l'expression des sentiments de respect et de dévouement de votre concitoyen.

Signé : NAPOLEON BONAPARTE.

Paris, ce 26 février 1848.

LE RÉVEIL DES PEUPLES !

A P.-J. DE BÉRANGER.

Le réveil a sonné ! Tout un peuple de braves
Se lève au premier cri pour briser ses entraves,
Et pour reconquérir ses droits d'Égalité.
Honneur à toi, Paris ! Honneur à ta vaillance !
Tes glorieux efforts auront pour récompense
La douce Liberté !

Dix-huit ans de malheurs et d'un dur esclavage
N'ont pu rien leur ravir de ce noble héritage
Qu'ont laissé des héros à leur postérité.
C'est le même désir, c'est la même espérance,
C'est ce besoin brûlant, besoin d'indépendance,
Besoin de Liberté !

Marche le front levé ! L'Europe te contemple :
D'autres peuples bientôt, vont suivre ton exemple ;
Du sceptre, le tyran sent la fragilité...
Les trônes des tyrans ont des appuis si frêles !
Et quand l'aigle de France a secoué ses ailes,
C'est pour la Liberté !

France, des nations, tu fus toujours l'aînée ;
Et comme elles tu fus vers l'abîme entraînée,
Par un pouvoir impur, déloyal, inhumain.
Tes cris de Liberté vont réveiller Athènes !
Et vous serez deux sœurs pour commencer la chaîne
En vous donnant la main !

Les autres tremblent devant vos deux phalanges :
Et l'empire des czars, secouant ses vieux langes,
Écrasera du knout le pouvoir inhumain.
La rêveuse Allemagne, oubliant ses ballades,
Répétera vos chants, vos joyeuses aubades,
En vous tendant la main !

Un nuage obscurcit le beau ciel d'Italie ;
L'Autriche, impunément, chaque jour l'humilie
Et lui veut imposer son joug si détesté.
Le bourreau Metternich a repris sa livrée...
Rome aperçoit de loin, dans la brume empourprée,
Son œil ensanglanté !..

La Belgique, on le sait, de la France est un membre :
A celle-ci, juillet ; à celle-là, septembre ;
L'une se lève un jour ; l'autre, le lendemain.
Aujourd'hui que la France a levé sa bannière,
La Belgique suivra les traces de sa mère
En lui tendant la main !

Dans ses brouillards épaïs, Albion engourdie
Voudra lever aussi sa paupière alourdie
Et voir à son lever l'astre républicain ;
Peut-être que, poussée à l'appât du partage,
Dans l'espoir de rogner votre part d'héritage,
Elle tendra la main...

Repoussez cette étreinte... elle est déshonorante !
Rappelez-vous qu'un jour, sur la France expirante,
L'Anglais, comme un vautour, sans honte, s'est jeté !
Vingt peuples, à l'appel d'Albion altéré,
Vinrent prendre leur part à la noble curée
D'un aigle ensanglanté !..

Où, repoussez sa main. Pour briser une chaîne
Il suffit d'un anneau d'une trempe incertaine ;
Alors, adieu beau rêve ! adieu fraternité !
Pour mieux consolider votre noble alliance,
Prenez cette devise : *Amour d'indépendance !*
Jamais de lâcheté !..

Peuples ! quel avenir ! Plus de larmes amères !
Non, vous ne verrez plus des sueurs de vos frères
Se repaître les rois quand vous manquez du pain.
Le trône est, pour le peuple, un onéreux subside.
Marchez donc, et prenez la liberté pour guide :
Elle vous tend la main !!!

N.-J. DEMOULIN.

Le 24 février, jour de la prise des Tuileries, une vingtaine de gardes nationaux et à peu près autant de citoyens et d'ouvriers occupaient le poste du Musée d'artillerie, place Saint-Thomas-d'Aquin, faubourg Saint-Germain, que venait d'évacuer la troupe de ligne, lorsqu'une foule compacte et criant : *Aux armes !* envahit les portes du Musée ; c'en était fait des précieux objets d'art qu'il renferme, sans le courage et le sang-froid des citoyens Auguste DELIGAND, artiste sculpteur, et Louis de KENTZINGER, membre de la Société des gens de lettres, tous deux gardes nationaux de la 10^e légion.

Au moment du danger, ces deux braves jeunes gens s'élançèrent, suivis de quelques élèves de l'école Polytechnique au-devant du peuple qui demandait à grands cris des armes et des munitions, et parvinrent par leur modération et en faisant entraîner à la foule assemblée le déshonneur attaché à l'acte de vandalisme qu'elle allait commettre, — à faire respecter cette propriété nationale, une des ri-

chesses du pays qui fait l'admiration des étrangers.

Le peuple s'est rendu à leurs sages exhortations et s'est retiré en criant : *Vive la Garde nationale ! Vive la République !*

La patrie et la République doivent de la reconnaissance à ces deux citoyens qui ont si bien mérité d'elles.

Encore un acte de patriotisme ! — Nous nous empressons de signaler à nos lecteurs le dévouement d'un homme du peuple dont le courage et le sang-froid, dans la soirée mémorable du 23 février, sont dignes des plus grands éloges. — Cet homme a emporté à force de bras, soit à la pharmacie de M. Béral rue de la Paix, soit à l'hôpital Beaujon, le plus grand nombre des victimes tombées mortes ou blessées autour de lui par suite de la décharge faite à l'angle du boulevard des Capucines et de la rue Neuve-Saint-Augustin. — Ce citoyen, dont nous sommes heureux de pouvoir donner le nom, s'appelle Fritz, dit Frédéric Faschold.

VIVE BÉRANGER !

Il y a quelques mois à peine, le grand poète du peuple jetait aux monarchies chancelantes un prophétique adieu. Il faut relire aujourd'hui ces strophes éloquentes pour sentir combien la muse populaire est près de Dieu et porte sur les destinées de l'avenir un regard assuré.

LE DELUGE

Air des Trois Couleurs

Toujours prophète, en mon saint ministère,
Sur l'avenir j'ose interroger Dieu.
Pour châtier les princes de la terre,
Dans l'ancien monde un déluge aura lieu.
Déjà près d'eux, l'Océan sur les grèves
Mugit, se gonfle; il vient, maîtres, voyez !
Voyez ! leur dis-je. Ils répondent : Tu rêves.
Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés !

Que vous ont fait, mon Dieu ! ces bons monarques ?
Il en est tant dont on bénit les lois !
Des jongs trop lourds si nous portons les marques,
C'est qu'en oubli le peuple a mis ses droits.
Pourtant les flots précipitent leur marche
Contre ces chefs, jadis si bien choyés.
Faute d'esprit pour se construire une arche,
Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés !

Qui parle aux flots ? un despote d'Afrique,
Noir fils de Cham, qui règne les pieds nus.
Soumis, dit-il, à mon félicite antique,
Flots qui grondez, doublez mes revenus.
Et ce bon roi, prélevant un gros lucre
Sur les forbans à la traite employés,
Vend ses sujets pour nous faire du sucre.
Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés !

Accourez tous ! crie un sultan d'Asie :
Femmes, visirs, eunuques, icoglans,
Je veux des flots domptant la frénésie,
Faire une digue avec vos corps sanglans.
Dans son sérail tout parfumé de fêtes,
D'où vont s'enfuir ses gardes effrayés,
Il fume, il bâille, il fait voler des têtes.
Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés !

Dans notre Europe, où naît ce grand déluge,
Unis en vain pour se prêter secours,
Tous ont crié : Dieu, soyez notre juge ?
Dieu leur répond : Nagez, nagez toujours.
Dans l'Océan, ces augustes personnes
Vont s'engloutir : leurs trônes sont broyés ;
On bat monnaie avec l'or des couronnes.
Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés !

Cet Océan, quel est-il, ô prophète ?
Peuples, c'est nous; affranchis de la faim ;
Nous, plus instruits, consommant la défaite
De tant de rois inutiles enfin.
Dieu fait passer sur ces flots indociles
Nos flots nouveaux si longtemps fourvoyés.
Puis le ciel brille et les flots sont tranquilles.
Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés ?

BÉRANGER.

Le bruit court qu'une ovation populaire se prépare pour notre grand poète; des délégués de la jeunesse, des Ecoles, du Peuple tout entier, doivent aller porter à Béranger, dans sa retraite, l'expression des sympathies nationales.

Nous nous associons avec enthousiasme à cette pensée, et nous désirons vivement qu'une pareille manifestation offre un caractère d'unanimité et de reconnaissance digne du prophète de la liberté.

CHANTS DES MONTAGNARDS

ou

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

PAROLES DU CITOYEN ACHILLE.

Air : Des Girondins.

Apôtres purs de la montagne,
Que tout citoyen soit soldat,
Il est temps d'entrer en campagne,
Aux despotes livrons combat.
Vive la République ! (bis.)
Debout, peuple français ! debout, peuple héroïque !
Debout, peuple français, vive la République !

Plus d'opresseurs, plus de jésuites !
Affranchissons l'humanité...
Trop longtemps les races maudites
Ont fait régner l'iniquité...
Vive la République ! etc.

A tous nos proscrits sur la terre
Annonçons de meilleurs destins.
Libres !... sous un ciel plus prospère
Ils rediront dans nos festins :
Vive la République ! etc.

Sur les traces de vos ancêtres
Vous marchiez, subîmes toujours,
De Juillet, trahi par vos maîtres,
Vous avez refait les trois jours.
Vive la République ! etc.

L'Helvétie applaudit la France,
Palermo pour nous bat des mains,
Les rois ont leurs jours de puissance,
Mais le peuple a ses lendemains.
Vive la République ! etc.

Sous notre bannière nouvelle
Pour être forts restons unis,
Et que cette union révèle
Notre force à nos ennemis.
Vive la République ! etc.

Debout, peuple français ! debout, peuple héroïque !
Debout, peuple français ! vive la République !

Un moment après que Louis-Philippe eût monté en voiture pour quitter la France, nous avons rencontré sur la place de la Concorde, M. le général de Rungigny, fort embarrassé du parti qu'il avait à prendre. Il était monté sur le cheval d'un soldat du

train et enfoncé dans la peau de mouton qui forme la chabraque. Ses pas se tournaient du côté par lequel s'en allait Louis-Philippe. Nous l'abordâmes pour lui demander où allait l'ex-roi. Sa réponse fut qu'il l'ignorait. A cet instant, un jeune officier le pria d'accepter son cheval. L'échange se fit, avec remerciements du général, qui plus sûr de son coursier, se précipita à la suite de l'escorte, et nous le perdîmes de vue.

Ce qu'on rapporte de la déchéance de Léopold, roi des Belges, mérite d'être cité. Le peuple pénétre jusqu'à lui et lui signifie, du même coup, qu'il n'est plus roi, et qu'on lui donne une heure pour déloger. Le prince, sans sourciller, répond : « Vous me faites grand plaisir, car j'étais fort ennuyé de vous gouverner, et c'est seulement pour mon enfant que je continuais. Quant à l'heure que vous m'accordez, loin de m'en plaindre, je trouve que c'est encore beaucoup. » Et il partit.

On apprend aujourd'hui que les théâtres d'Italie ne retentissent plus que d'hymnes patriotiques et de cris d'enthousiasme. A Naples, dans la petite salle de San-Carlino, il s'est passé un curieux incident. Tous les acteurs ayant paru ornés des couleurs italiennes, on remarqua avec surprise que Polichinelle n'avait pas de cocarde. Aussitôt de véhémentes apostrophes partirent de tous les coins de la salle : — La cocarde, Polichinelle, la cocarde ! s'écriait le parterre. Le costume de Polichinelle napolitain ressemble à celui de Pierrot. Il a un pantalon flottant, une chemise à larges manches, un loup noir et un chapeau gris, long et pointu. L'acteur s'avança vers la rampe, ôta son masque, et saluant le public : — « Si c'est à moi, Jean Cassiti, que vos interpellations s'adressent, je vous dirai, messieurs, que la cocarde nationale est là sur mon cœur... (et ouvrant son gilet, il montre en effet une énorme cocarde tricolore), mais j'aurais cru la profaner en la mettant tant sur une chemise de Pierrot. » A ces mots, prononcés d'une voix ferme et avec un incroyable accent de sincérité et de franchise, des applaudissements frénétiques éclatèrent dans la salle, et des larmes d'émotion coulèrent sur plus d'un visage. C'est la première fois que Polichinelle aura fait pleurer son public.

Il paraît que c'est le même acteur qui aurait donné, sous une forme à la fois mordante et spirituelle, un avis salutaire à un certain don Placido, fauteur salarié d'une réaction absolutiste. Ce malheureux, moitié prêtre, moitié sbire, a longtemps exploité l'ignorance de la plus vile populace, par des prédications forcées. Profitant d'un premier moment de tumulte, le bon père se démenait au milieu d'un groupe et criant à tue-tête : « Vive le roi ! vive sainte Philomène ! à bas la Constitution ! C'est alors que l'acteur de San-Carlino, qui se trouvait mêlé à la foule, se serait approché de lui, et lui frappant sur l'épaule, lui aurait adressé ces paroles : « Taisez-vous, mon révérend, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Ces braves gens vous tiennent pour un saint ; mais si vous continuez à les prêcher de la sorte, ils pourraient bien vous mettre en lambeaux, ne fût-ce que pour emporter chez eux un morceau de vous comme relique. » — Le conseil était bon, et, sans doute, il a été prudemment suivi.

Imprimerie de J. FREY, rue Croix-des-Petits-Champs, 33.